Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 82 (1953)

Heft: 11

Artikel: Cette fameuse question de l'orthographe

Autor: Perrin, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040604

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cette fameuse question de l'orthographe

Non, Simone, non Raymonde, pas ce soir, je n'ai hélas pas le temps de vous expliquer vos calculs.

Je referme ma fenêtre, tire le rideau et me mets pour de bon à cette fameuse question de l'orthographe.

C'est dimanche, à 2 heures, sortie des Vêpres, je me suis mise à la préparation de ma classe et à 6 h., ayant tiré tous les verrous, j'ai entendu mes deux fillettes appelant de la cour. J'ai bien failli lâcher le secondaire pour le principal, mon devoir de maîtresse d'école qui me criait d'aller au secours de mes deux fillettes, mais je risque une amende et ce n'est pas pour moi le moment de faire des dépenses inutiles !

Pour commencer ; une petite réclame m'a bien amusée, « Migrenne : carnet d'*ortographe*, 1 fr. 20 ». Vous ne me croirez pas, mais j'ai dû consulter un dictionnaire. Ce que je cherche dans mon enseignement, c'est amener mes élèves à savoir écrire une lettre sans faute et s'il se peut, sans faire dormir debout ceux qui la liront. Je n'ai jamais eu le temps d'ouvrir un bouquin quelconque pour me documenter au sujet de cet enseignement. A mon avis, c'est uniquement une question de volonté et d'amour-propre bien placé. Il y a parfois des défauts de langage à combattre. Mais les leçons de grammaire quotidiennes, l'analyse quotidienne, la dictée quotidienne doivent donner à nos élèves après huit ans d'école la connaissance des règles indispensables et de presque tous les mots usuels. Mais appliquer ces règles, se donner la peine de relire un devoir, de réfléchir, cela exige un effort de volonté, aussi je reste persuadée que, si une enfant veut, elle peut, et, si elle ne veut pas, on lui apprend à vouloir.

Une question d'amour-propre, quand l'enfant est sensible au point d'honneur, ça va tout seul. Et maintenant des preuves.

Il y a sept ans, j'empoignais une classe ! au cours supérieur : moyenne d'orthographe, *dictées préparées*, 6 fautes (exception faite de celle qui m'en donnait plus que de mots !). L'année suivante, ce chiffre s'appliquait aux dictées non préparées. On arriva à 3 fautes. Mais un jour, pour rabattre l'amour-propre ou en réveiller un bon côté, j'annonçais à mes filles que dans une autre école on avait atteint la moyenne de 1 faute. Elles y sont arrivées aussi.

Question d'amour-propre, question de volonté. Petits trucs que chacune emploie. Dictée corrigée mutuellement, séance tenante, ça fait un peu de bruit, de remue-ménage, on discute, on dispute hélas, pas longtemps. On se compare de cours à cours, M. l'Inspecteur fut témoin, une fois, de cette joute orthographique, il a ri comme nous.

Et les enfants s'encouragent, aussi mes vacances sont joliment écornées !

C'est Simone qui me demande de lui faire une dictée chaque jour. Pauvre petite, elle devrait suivre un cours spécial de prononciation. Cette enfant, élevée beaucoup par des Suisses allemandes, a un défaut que j'ai de la peine à définir, mais les parents fortunés y pourvoiront. En attendant ses compagnes se désolent, car elle baisse la moyenne. Moi, tout au fond, ça m'est égal, j'aime bien Simone comme Madeleine.

Autrefois c'était Romain, pauvre gamin que je pris à 9 ans, il ne savait pas lire (mais comme il était inventif pour se distraire !). Orphelin et N° 16 de la famille, vite il devint mon préféré et je lui adjugeai une place sur l'estrade,

donc sous mes yeux. Pauvre gosse, comment pouvait-il lire, il n'y voyait pas. J'avisai au plus pressé : une visite à l'oculiste, il me revint muni de lunettes et, malgré les pronostics fâcheux de M. l'Inspecteur, je lui appris à lire, mais rattraper ses camarades en orthographe ! Il venait à 12 ½ h., « Mademoiselle, voulez me faire faire la dictée avant la classe, comme je fais plus de fautes que les autres, j'aurai plus de temps pour faire les corrections ! » Je l'aurais embrassé.

Comme je comprends mal ceux qui se désolent de voir partir les bons élèves et de ne garder que les têtes dures. Il y a si souvent tant d'orgueil chez les premiers et de si bons cœurs chez les autres. Un jour où j'allai me fâcher (à 4 ½ h.) avec M., elle me dit : « Je ne sais pas », avec un tel accent d'impuissance que je me rappelais du film de sainte Bernadette et de sa réponse à la Sœur de classe. « Ma Sœur, je suis stupide. » Depuis ce jour, je respecte mes « stupides » ; que seront-elles plus tard, au jugement de Dieu !

Mais je m'égare. J'ai dit « question d'amour-propre ».

Germaine surnommée « Nez en moins » à cause de ce petit bouton retroussé qui lui sert d'appendice nasal est un petit bout de 9 ans ; caractère abominable, on ne l'a pas gardée chez les petites et j'ai dû la prendre en 4e. Je lui fais peur heureusement, au fond je l'aime tout plein, car elle a une origine qui explique son caractère. Très intelligente, elle a épaté M. l'Inspecteur au calcul oral. (C'est à Genève). Elle sait ses leçons en écoutant réciter la voisine, chante comme un petit rossignol, tricote, coud, dessine très bien, et ses compositions françaises sont délicieuses, mais à la Mme de Sévigné, car elle se moque éperdument de l'orthographe. Tous mes trucs ont échoué. Elle analyse sans la moindre erreur, mais ne met des *s* ou des *nt* que si ça lui plaît. Elle sait que nourrir à deux *r*, car on se nourrit souvent, mais mourir ça ne nous arrive qu'une fois ; si vous croyez que ça la gêne de me mettre deux *r* à mourir. Et après tout pourquoi pas. Mais je flaire une ruse chez ma Germaine, eh bien tant pis pour toi, tu es assez bien douée pour te débrouiller. Et j'attends.

Or, un jour, on annonce une visite à l'Orphelinat « une grande bienfaitrice, de Paris ». Naturellement, notre Directrice l'introduit dans la classe, et pour faire honneur à la maison demande à Germaine de montrer son cahier, elle la sait bien douée. Ce fut le salut ! Oh ! est-ce possible, 10 fautes, 13..., mais Germaine, et moi qui te croyais intelligente ! Et cela devant une grande bienfaitrice et si bonne ! les enfants l'aimaient bien Germaine, petite pomme d'api ne peut pas rougir, elle ne veut pas pleurer. Je reconduis les visites, je rentre et n'ajoute rien... Mais depuis je n'ai plus eu une faute à corriger dans les devoirs de Germaine.

C'est prouvé à mon avis ; on me pardonnera de ne donner que des souvenirs, mais quand après avoir corrigé mes cahiers, rempli mes six tableaux et rédigé mon journal, je remonte en hâte balayer mon vieux plancher, secouer mon fourneau, qui ne me donne que de la fumée, préparer mes trois repas en même temps, ou laver ma lessive sur l'évier de ma cuisine qui me sert à la fois de buanderie et de salle de bain, je ne puis que puiser mes idées à cette source de mon passé d'institutrice. On ne m'en voudra pas, car comme j'arrive bonne dernière, cela changera les « correcteurs » et les dispensera de rechercher ce qui pourrait être relevé et mis dans le *Bulletin*.

A. Perrin.